

hasard, et de Mme de Senneville de la *Petite ville*, de Picard. Placée presque immédiatement en face de rivalités dont elle s'exagéra peut-être l'importance, en butte aux petites tracasseries des coulisses et effrayée des complots féminins qui se tramaient autour d'elle et menaçaient sa tranquillité, Mlle Suzanne Brohan abandonna la Comédie-Française. Les habitués du Vaudeville eurent la joie de voir la charmante transfuge repaître avec éclat sur une scène où elle ne comptait que des amis. Bientôt, cependant, des raisons de santé l'obligèrent à quitter prématurément le théâtre. Une affection du larynx lui commandant un repos absolu, elle prit sa retraite alors qu'à peine âgée de trente-cinq ans elle était en pleine possession de son talent.

Mlle Suzanne Brohan a déployé son esprit et sa verve, la finesse de son jeu, le naturel de ses moyens, et surtout une grâce plus belle encore que la beauté, dans une foule de créations qui furent autant de triomphes. Nous citerons particulièrement *Pierre le Rouge* et *Un monsieur et une dame*, pièces qu'elle a marquées au coin de sa puissante originalité. Mme Brohan a mieux fait encore : en disparaissant de notre première scène française, cette tige souple et gracieuse laissait deux rejetons, deux branches, deux fleurs, disons mieux, deux roses, qui devaient parfumer longtemps encore après elle le parterre le plus délicat, le plus exigeant de l'univers littéraire et théâtral, puisqu'il s'agit d'une scène devant laquelle viennent s'asseoir successivement les juges les plus fins, les plus attiques, c'est-à-dire les plus difficiles.

BROHAN (Joséphine-Félicité-Augustine, connue au théâtre sous le nom d'*Augustine*), née à Paris le 2 décembre 1824, est fille de la précédente. Après avoir reçu les leçons de sa mère, Augustine Brohan fut nommée, à dix ans, par arrêté ministériel, pensionnaire du Conservatoire. Elle devint élève de Samson, et montrait une grande répugnance pour le théâtre, répugnance qu'elle a, dit-on, toujours conservée. Fidèle aux principes religieux que lui avait inculqués l'abbé Paravey, vicaire de Saint-Eustache, Augustine préféra longtemps le service de Dieu à celui du public. Un biographe raconte, à ce sujet, une anecdote assez piquante. Un jour, Samson dit à Augustine : « Vous allez bientôt concourir, mademoiselle ; approchez, venez réciter vos rôles. » Augustine se lève d'un air maussade et se place devant la chaire. « Eh ! bon Dieu ! quelle tenue ! s'écrie le professeur, on dirait d'un garçon ! Qu'est-ce que vous avez dans vos poches ? — Rien, rien, balbutie l'élève confuse. — Comment, rien ? c'est incroyable ; elles sont énormes ! » Il fait signe à Berton (l'artiste du Vaudeville, devenu gendre de Samson), qui se trouvait à côté d'Augustine, pour lui donner la réplique ; Berton fouille la jeune fille et retire des poches de sa robe *quatorze* poupées à ressort, habillées en religieuses ! toute la classe part d'un éclat de rire ; Samson, mécontent, dit à Augustine : « Mademoiselle, vous n'avez aucune vocation pour le théâtre ; on vous renverra chez votre mère. » Le surlendemain, toutefois, il se ravise et lui fait réciter ses rôles, qu'elle débite avec verve et intelligence. « A la bonne heure, vous avez travaillé, dit Samson. — Moi ? par exemple ! je n'ai pas même lu la brochure, répond Augustine d'un air dégagé. — Vous n'avez pas lu la brochure ?... quel est donc ce livre que vous tenez entre les mains ? » Il le prend, l'ouvre et tombe des nues en voyant, au lieu d'un tome des œuvres de Molière, l'*Imitation de Jésus-Christ* ! « Pour le coup, c'est trop fort, dit Samson ; je vous exclus du concours, mademoiselle. » Cherubini parvint, avec beaucoup de peine, à faire rétracter au professeur cette sentence rigoureuse. La jeune fille pardonnée remporta le second prix de comédie en 1839, et le premier prix en 1840. Malgré ces succès, elle se réfugia, dit-on, dans un couvent de la rue du Bac, dont sa mère eut grand-peine à la tirer pour la faire débiter à la Comédie-Française, le 19 mai 1841, par les rôles de Dorine dans *Tartuffe*, et de Lisette dans les *Rivaux d'eux-mêmes*, comédie de Pigault-Lebrun.

Jouer Dorine à seize ans, c'était beaucoup d'audace, car Dorine est une fille expérimentée qui sait une infinité de choses, et ne fait pas de façons pour les dire tout crûment ; mais l'audace spirituelle sied à merveille quand on s'appelle Brohan, et l'on ne craint pas dans cette famille, y fût-on dévot, le vert dialogue, la rondeur du geste et l'action provocante des soubrettes de la tradition. La beauté de la jeune fille, la netteté et le charme de son organe, sa diction juste et acérée lui valurent un tel succès, dès le premier soir, qu'elle fut engagée à raison de 3,000 fr. par an. Augustine Brohan devint sociétaire au mois d'octobre 1842. Un caprice la porta à donner sa démission au mois de décembre 1847 ; ce caprice ne vécut heureusement que ce que vivent les roses. Appelée à prendre sa part de l'emploi laissé vacant par la retraite de Mlle Dupont, Augustine Brohan n'a pas cessé, depuis ses débuts, d'appartenir à la Comédie-Française. Elle a, de plus, toujours conservé la faveur du public, qui, pendant longtemps, s'est plu à retrouver en elle les remarquables avantages de sa mère. Elle a de celle-ci la physionomie du talent en même temps que la ressemblance des traits ; mais la fille a peut-être moins de charme que la mère, plus de mordant dans la voix et moins

de tendresse. Nous croyons nous souvenir que le sourire de Suzanne était plus séduisant, plus fin, plus gracieux et reflétait la bonté du cœur. Peut-être Augustine est-elle douée d'un défaut capital, celui d'avoir ou plutôt de montrer trop d'esprit, d'envier les airs de tête de Célimène jusqu'à la coiffure de Lisette. Les soubrettes de Molière ne veulent pas qu'on leur prête tant de finesse ; du bon sens, de la verve, un franc éclat de rire, et l'on s'en tire très-bien avec ces personnes osées et déliées. Aussi les soubrettes de Marivaux ont-elles toujours été le meilleur lot de Mlle Augustine Brohan. Elle a sagement fait d'aborder avec réserve un emploi où elle était suffisante, il est vrai, mais non supérieure, et l'on doit la féliciter d'avoir abordé les grandes coquettes qui exigent de la distinction et de l'élégance, choses qu'elle a excellemment. Un rôle de transition, celui de Suzanne dans le *Marriage de Figaro*, a mis en lumière cette seconde face du talent de Mlle Augustine Brohan, et quoique dans ce rôle elle soit inférieure à l'inimitable Mlle Mars, elle n'y est pas moins fort applaudie.

Ses amies de théâtre lui prêtent une devise ridicule : « Coquette ne veux, soubrette ne daignes, Brohan suis, » prêt que certainement Mlle Brohan n'accepte pas ; nous en avons pour garant sa réputation de femme *étincelante* d'esprit, et nous plaignons sincèrement ceux qui se chargent de colporter les bons mots, plus spirituels que charitables, attribués à cette actrice. Ne nous en étonnons pas trop, cependant ; le public, qui croit encore à l'esprit des comédiennes, adopte à chaque époque ces sortes de réputations, et cela de confiance et les yeux fermés. Ce qui prouve que l'esprit doit être admis généralement à l'état d'hypothèse dans les coulisses, c'est que, de tout temps, on trouve un comédien ou une comédienne qui tient forcément le dé, qui a le monopole des bons mots, et se charge d'avoir de l'esprit pour la corporation tout entière. Pour ne parler que des femmes du siècle dernier, c'était Sophie Arnould ; sous la Restauration, c'était Mlle Bourgoin ; sous Louis-Philippe, c'était Mlle Déjazet ; aujourd'hui, c'est Mlle Augustine Brohan qui tient le sceptre, et Dieu sait de quel métal on le lui fabrique ! Quelques-unes des réparties hardies et même effrontées qu'on lui prête charitablement ont déjà servi à Mlle Déjazet, à Mlle Bourgoin et même à Sophie Arnould ; elles n'ont subi, en se transformant, que des modifications imperceptibles ; il n'importe ! le maillage fait avaler l'anecdote, et pourvu qu'elle soit salée, on n'y regarde pas de si près. Aussi ceux qui entrent au Théâtre-Français avec cette conviction trouvent que Mlle Brohan prend sur les planches un air vainqueur et des allures qui semblent dire aux spectateurs : « Hein ! comme j'ai de l'esprit ! comme je suis amusante ! riez donc, mais riez donc, me voilà : Brohan suis ! » Pure calomnie, sottise préventive que tout cela.

Mlle Brohan a composé des proverbes ; on lui attribue aussi des *Mémoires* inédits, très-curieux, dit-on ; nous le croyons sans difficulté. Pourquoi, chez une femme spirituelle, la littérature ne réprimerait-elle pas à l'esprit ? C'est égal, les méchantes langues assurent que le fait est plus contesté que les agréments physiques de la femme. On raconte, au sujet de ces agréments, une piquante anecdote : « Le vieux roi Louis-Philippe, l'homme moral par excellence, voyant jouer à Augustine Brohan le rôle de Toïnette dans le *Malade imaginaire*, s'oublia un moment au point de dire à Marie-Amélie : « Comme elle a de beaux bras !... Vous savez, madame, que de beaux bras annoncent d'autres charmes. » Eh bien, disent les langues dont nous avons parlé plus haut, ce sont les petites mains placées au bout de ces beaux bras qui ont eu la malencontreuse idée d'écrire, sous le pseudonyme de *Suzanne*, une série de courriers dans le *Figaro*, et d'y attaquer Victor Hugo, un ancien ami, et, de plus, un exilé ! Cette équipée attira à Mlle Brohan, de la part de la presse et des gens de lettres, des représailles sévères qui l'engagèrent à abandonner la plume du pamphlétaire. On se rappelle la lettre qu'écrivit à ce sujet Alexandre Dumas à l'administrateur général de la Comédie-Française, pour l'inviter à retirer du répertoire *Mademoiselle de Belle-Isle* et les *Demoiselles de Saint-Cyr*, ou à distribuer à une autre actrice les deux rôles qu'y jouait Mlle Brohan, désirant que la personne qui attaquait Victor Hugo au fond de son exil ne jouât plus dans ses pièces. « Depuis cette échauffourée, ajoutent toujours les médisants, Mlle Brohan a quelque peu perdu de son prestige, et sa réputation de femme d'esprit s'est singulièrement effacée. Permis à elle de planter ses épingle dans le maillot de ses camarades de coulisses, mais elle n'a pas la taille qu'il faut pour prendre la mesure des hommes de génie : *Ne sutor ultra crepidam*. On savait bien que la bienveillance n'était pas son défaut. Puisse-t-elle le contracter ! C'est le vœu que nous formons en tirant le rideau sur cette brillante figurine de Sévres, qui, si elle se brisait en tombant, ne répandrait nulle part ce doux parfum du cœur qui vaut mieux que tout l'esprit du monde, y compris même celui de Sophie Arnould. »

Mlle Brohan a composé les proverbes suivants : *Compter sans son hôte*, en un acte et en prose, joué une seule fois, par l'auteur, au bénéfice de Delphine Mante, sœur de l'actrice de ce nom (Comédie-Française, 1^{er} mai 1849).

Ce petit marivaudage avait déjà été représenté à l'hôtel du comte de Forbin-Janson le 13 mars 1849, au profit des jeunes orphelins de la ville de Paris ; *Quitte ou double*, en un acte, joué à l'hôtel de Castellane, en 1850 ; les *Métamorphoses de l'amour*, comédie en un acte et en prose, représentée à l'hôtel de Castellane le 15 janvier 1851, en très-petit comité ; *Il faut toujours en venir là*, proverbe en un acte, imprimé en 1859 ; *Qui femme a guerre a*, proverbe en un acte et en prose, joué le 13 décembre 1859. Bressant et Mlle Fix avaient déjà joué cette bluette à Bade le 24 septembre 1859. Voici, sur cet ouvrage, l'opinion de M. Vapereau, qui met volontiers de côté sa plume de colombe quand il passe du *Dictionnaire des contemporains* à l'*Année littéraire* : « *Qui femme a guerre a* n'a pas répondu par les saillies, par les traits mordants à la réputation de spirituelle malice dont jouit l'auteur. La critique a eu la méchanceté de rappeler la triste campagne littéraire de Suzanne dans le *Figaro*, et de lui conseiller de ne pas quitter le rôle de Martine pour celui d'Armande. Quand on a tant d'œuf pour faire valoir celui des autres, on finit peut-être par ne plus retrouver pour son propre compte celui qu'on a. »

Voici la liste des pièces jouées par Mlle Augustine Brohan : *Oscar* ou le *Mari qui trompe sa femme* ; le *Dernier marquis* ; les *Burgraves* ; les *Deux ménages* ; la *Tutrice* ou l'*Emploi des richesses* ; le *Béarnais* ; la *Tour de Babel* ; l'*Enseignement mutuel* ; *Un homme de bien* ; la *Famille Poisson* ; la *Chasse aux fripons* ; *Don Gusman* ou la *Journée d'un séducteur* ; l'*Ombre de Molière* ; *Scaramouche* et *Pascalier* ; les *Aristocrates* ; le *Château de cartes* ; la *Mariette de la foire* ; le *Rot attend*, prologue de George Sand ; la *Vieillesse de Richelieu* ; *Compter sans son hôte* ; le *Testament de César* ; le *Carrosse* ; les *Amoureux sans le savoir* ; le *Pour et le contre* ; le *Cœur et la dot* ; les *Lundis de Madame* ; le *Gâteau des reines* ; le *Songe d'une nuit d'hiver* ; les *Pièces dorées* ; la *Papillonne* ; les *Rivaux d'eux-mêmes* ; le *Malade imaginaire* ; l'*Avare* ; le *Confident par hasard* ; *Il ne faut jurer de rien* ; *Mademoiselle de Belle-Isle*. Ici l'actrice, malgré sa beauté et sa distinction relative, ne parut peut-être pas sous les traits de la marquise de Frie, la grande dame qu'exige le rôle ; — les *Demoiselles de Saint-Cyr* ; le *Mari de la veuve* ; le *Bourgeois gentilhomme* ; un *Caprice* ; *Don Juan* ou le *Festin de Pierre* ; la *Marquise de Senneterre* ; le *Marriage de Figaro* ; *Amphytrion*.

Dans la goutte d'essence de rose et de citronnelle qui vient de tomber de notre plume à propos de cette biographie aussi importante que difficile, il n'y a rien qui nous soit, à proprement dire, personnel. Cet article est une mosaïque, une sorte de marqueterie dont chaque pièce a été empruntée au journalisme contemporain. Nous ne connaissons nullement Mlle Augustine ; est-elle malicieusement spirituelle ou spirituellement malicieuse dans les coulisses ? Nous l'ignorons ; nous remplissons ici le simple rôle de rapporteur ; mais ce dont, moyennant 5 fr. par soirée, nous nous sommes convaincu pertinemment, oculairement et auriculairement, c'est que Mlle Augustine Brohan a infiniment d'attrait, de grâce, de charme, d'esprit sur les planches ; et ce pain quotidien lui suffit. Terminons par un détail assez piquant qui est imposé à notre rôle de biographe sincère. Dans le cours de la campagne littéraire qu'elle risqua au *Figaro*, Suzanne, ne pas confondre avec la chaste nudité du tableau de Santerre, Suzanne hasarda son opinion sur Suétone. Cette tentative eut le même résultat que celle de Crassus : Suzanne fut criblée des flèches d'une armée de Parthes pudibonds, qui se voilèrent la face en présence d'une plume féminine qui osait prouver, *coram populo*, qu'elle savait distinguer un coq d'une poule autrement que par la crête.

BROHAN (Emilie-Madeleine, dame Mario Uchard, connue au théâtre sous le nom de *Madeleine*), actrice française, sœur cadette de la précédente et fille de Suzanne Brohan, née à Paris le 22 octobre 1833. Destinée dès ses premières années au théâtre, elle entra au Conservatoire à quinze ans, suivit, comme sa sœur, les leçons de M. Samson, et remporta le premier prix de comédie au concours du 25 juillet 1850. Le 13 octobre de la même année, elle débuta à la Comédie-Française par le rôle de Marguerite des *Contes de la reine de Navarre*, que MM. Scribe et Ernest Legouvé lui avaient confié. Ce début fit une sensation profonde, et, pour lui trouver un équivalent, il faut remonter à ceux de Mlle Levert et de Mlle Mante. Ce qu'on admira surtout chez la jeune actrice, ce fut moins son talent que sa gracieuse beauté, sa diction pure et nette et sa tenue parfaite. M. Eugène Laugier rendait compte en ces termes de cette soirée : « On ne débute pas sans doute dans des conditions meilleures que celles qui se sont présentées pour Mlle Madeleine Brohan ; mais, en même temps, l'heureux concours de tant de circonstances exceptionnelles augmentait d'autant plus sa responsabilité. Cette responsabilité était immense, et il fallait un courage à toute épreuve pour accepter le poids d'un de ces grands rôles de qui le sort de tout un ouvrage dépend... La débutante à la beauté, un éclat extraordinaire, le regard vif et pénétrant, le sourire charmant, le geste rapide

et net, la diction spirituelle, la physionomie gracieuse et intelligente, un charme exquis. Son organe est riche, doux et grave tout ensemble ; il a de la souplesse et de l'ampleur. Mlle Madeleine Brohan lance le mot avec adresse ; elle dit juste et bien... Il y a dans cette actrice de dix-sept ans l'étoffe d'une grande comédienne. Avec du travail, de la persévérance et des études constantes, elle le deviendra. » Une Mars ! disaient d'autres flatteurs ! Par malheur, tout ce qui brille n'est pas or. Le répertoire classique ne fut pas, tant s'en faut, aussi favorable à la belle jeune fille que le *conte de fée* de Scribe, ce qui n'empêcha pas le comité de l'admettre au rang des sociétaires en novembre 1851. Le goût de l'étude n'est pas le péché mignon de Mlle Madeleine Brohan, qui, sept ans après sa réception, se montra d'une faiblesse extrême, le 6 décembre 1858, dans le rôle de Juliette d'*Oscar* ou le *Mari qui trompe sa femme*, comédie de Scribe. Voici, à ce propos, ce qu'écrivait, dans le *Paye*, M. Edouard Thierry, aujourd'hui administrateur de la Comédie-Française : « Mlle Madeleine Brohan remplace Mlle Denain ; s'il s'agissait de remplacer Mlle Mars, ce serait plus difficile assurément ; mais Mlle Madeleine Brohan a peut-être eu le tort de croire la chose trop facile. Elle est belle personne ; elle a de l'enjouement et de la bonne humeur : c'est presque cela ; il ne faudrait plus que de la finesse, de la coquetterie, et ce genre de voix qui donne de l'esprit même à la conversation familière. » Nous complèterons cette citation en ajoutant que les éloges exagérés d'un certain public et d'une presse trop galante en ont fait accroire à Madeleine comme à Augustine, et que, comme sa sœur aînée, la sœur cadette suppose trop souvent qu'elle n'a qu'à paraître en scène pour être admirée et applaudie. Quelques sages critiques eussent fait peut-être de Mlle Madeleine Brohan une comédienne de premier ordre, tandis qu'elle n'est et ne sera jamais, du moins tout porte à le croire, qu'une actrice du second ordre. L'encens l'a grisée et gâtée, et aujourd'hui que le feu de joie allumé en son honneur s'est éteint, il ne lui reste que sa beauté dans le présent, et, dans l'avenir, le souvenir de quelques triomphes éphémères. En 1854, Mlle Madeleine Brohan épousa M. Mario Uchard, alors employé chez un agent de change, et qui, depuis, s'est fait un nom dans les lettres. Cette union se rompit bientôt, et Mlle Madeleine Brohan, transfuge de la Comédie-Française, s'enrôla au service de la Russie, laissant à Paris son mari, qui, pour charmer les loisirs d'un veuvage anticipé, retraça, d'une main émue, le tableau des chagrins et des déceptions que l'avenir réserve aux imprudents tentés d'épouser une femme de théâtre. La *Fiancée*, pièce jouée à la Comédie-Française en 1857, avec un grand succès de larmes, est, dit-on, la propre histoire du mari de Mlle Madeleine Brohan. Reentrée à la Comédie-Française au mois de juillet 1857, Mlle Madeleine Brohan a compté depuis lors peu de créations. On trouva que le séjour de Saint-Petersbourg avait plus développé la taille de l'actrice que son talent. Quoi qu'il en soit, le succès de beauté de la comédienne est aussi grand que par le passé. Son organe a toujours le même charme, et, tout en maintenant nos réserves au point de vue de l'art, nous devons rendre justice à ce côté de la vérité, qui est tout à l'avantage de l'actrice. Voici la liste des pièces jouées par Mlle Madeleine Brohan (créations) : les *Contes de la reine de Navarre* ou la *Revanche de Pavie* ; *Marianne*, dans les *Caprices de Marianne*, d'Alfred de Musset ; *Mademoiselle de la Seiglière*, de Jules Sandeau ; Mme de Briac, dans *Une journée d'Agrippa d'Aubigné*, comédie d'Edouard Fournier ; *Par droit de conquête*, comédie d'Ernest Legouvé ; les *Deux veuves*, comédie de l'élicien Malleille ; Hélène de Lesneven, des *Doigts de fée*, comédie de Scribe et Ernest Legouvé ; Jeanne Dalibon, de *Rêves d'amour*, comédie de Scribe et de M. de Bienville ; la *Loge d'opéra*, de Jules Lecomte ; *Une amie* ; le *Lion amoureux*, de Ponsard. Jules Janin affirme, à propos de cette création, que Mlle Madeleine Brohan a retrouvé, non le grand chemin, mais les sentiers de Mlle Mars : il y a bien de la malice dans cet éloge-là. (Reprises) : Célimène, du *Misanthrope* ; Sylvie, du *Jeu de l'amour et du hasard* ; Elmière, du *Tartuffe* (un des meilleurs rôles de Mlle Madeleine Brohan) ; la marquise, de la *Surprise de l'amour*, comédie de Marivaux, réduite en deux actes, et reprise à la Comédie-Française en 1852 ; la reine Anne, du *Verre d'eau*, de Scribe, succès de bon aloi ; Juliette, d'*Oscar* ou le *Mari qui trompe sa femme*, de Scribe ; Clotilde, du *Cheveu blanc*, d'Octave Feuillet, pièce jouée à l'origine au Gymnase, et dans laquelle Mlle Madeleine Brohan succéda à Rose Chéri, sans la faire oublier.

BROHAN (Jacqueline-Aimée), femme auteur, née à Paris en 1731, morte en 1778. Elle commença par publier des romans : les *Amants philosophes* et les *Tablettes enchantées* ; puis, s'éloignant tout à coup du monde, elle se retira dans la solitude, et, pendant quatorze années, elle partagea son temps entre la prière, les exercices ascétiques et la composition d'ouvrages de piété, ou l'on trouve l'ardeur de la dévotion poussée jusqu'à l'exaltation la plus désordonnée. Parmi ses écrits, nous citerons : *Instructions édifiantes sur le*